

(Morton, *Opera omnia*, Genovæ, 1753, t. I, lib. II, cap. VIII, p. 64.) Employer assidûment les moyens propres à entretenir l'appétit (voy. t. I, p. 53); choisir les aliments de façon à ce qu'ils joignent à l'avantage d'une réparation énergique celui d'une digestibilité facile; ordonner le régime de ces valétudinaires en vue de ce double intérêt; songer qu'une digestion compromise est une opportunité ouverte aux agressions d'une diathèse toujours menaçante, telle est la formule générale du régime alimentaire qui convient aux tuberculeux.

Quant aux exercices, la promenade assidue, la vocation, l'équitation, dont Stahl faisait un spécifique de la phthisie (Stahl, *de Novo specifico antiphthisico, equitatione*, 1699), et à propos de laquelle Rush et Salvadori ont encore renchéri, etc., il y a là une question d'opportunité et de mesure que le clinicien apprécie et qui répugne aux formules générales.

J'en dirai autant, à plus forte raison, des voyages et en particulier des voyages sur mer, question complexe que l'on a obscurcie parce qu'on n'a pas voulu séparer les éléments qu'elle renferme, et au sujet de laquelle on s'en est tenu à des affirmations ou à des négations également absolues.

Le choix d'un climat entre aussi dans le plan de cette hygiène conservatrice qu'il faut instituer au profit des phthisiques. Les faire vivre sous un climat aussi peu agressif que possible; attacher plus d'importance à la façon dont les malades se servent d'un climat qu'aux conditions intrinsèques du climat lui-même; préférer les résidences fixes aux stations saisonnières; ne pas oublier que le meilleur climat a des imperfections qu'on ne peut pallier que par la vigilance: tels sont les points saillants de cette question des climats dans la tuberculose. Je ne puis que prier le lecteur, l'espace me manquant ici, de se reporter à l'article CLIMAT que j'ai publié dans le *Dictionnaire encyclopédique* (1^{re} série, t. XVIII, p. 13), à mon livre sur la *Thérapeutique de la phthisie pulmonaire* et au tome I p. 403 de cet ouvrage.

La réduction sur les dépenses fonctionnelles inutiles est enfin la condition pour maintenir en équilibre ce budget toujours compromis. Les économies sur le travail d'esprit, sur les veilles, l'émotivité, l'exercice des fonctions de génération, constituent les chefs principaux de cette vie amoindrie, au prix de laquelle les valétudinaires de cette catégorie peuvent durer. Ils ont le droit d'élever la protestation de Larochefoucault et de dire: « C'est une ennuyeuse vie que celle qui consiste à vivre de trop de régime, » mais ils doivent s'y soumettre.

TROISIÈME SECTION

MODIFICATEURS DU CANCER

Nous serons malheureusement, et pour cause, très-bref en ce qui concerne cette redoutable diathèse, l'*opprobrium medicinae*, qui, seule au milieu des progrès qui entament les autres, demeure imperturbablement réfractaire aux moyens qu'on dirige contre elle et dont la léthalité figure au nombre des termes de sa définition. En sera-t-il toujours ainsi? On ne saurait le croire, et il me paraît difficile que, dans le trésor des médicaments à découvrir, on ne trouve, un jour, un moyen de combattre avec quelque succès la diathèse cancéreuse.

Deux questions qui dominent toute l'histoire du cancer ont été longuement agitées et semblent aujourd'hui avoir reçu une solution définitive.

L'une, d'anatomie pathologique, a trait à la question de l'homœomorphie ou de l'hétéromorphie du cancer; on s'accorde aujourd'hui à rejeter la doctrine histologique de Laennec, adoptée par Lebert, et à considérer la substance des cancers comme formée par des éléments de tissus normaux, mais arrêtés dans leur développement à une certaine période de leur évolution (*hétérocrinie*) ou se produisant anormalement dans un point où ils n'ont pas leur raison d'être (*hétérotopie*).

La seconde question, plus importante pour le thérapeute, a trait à l'existence d'une diathèse cancéreuse. Les *localisateurs* font du cancer une maladie primitivement locale, qui se généralise plus tard, par importation dans le torrent circulatoire de l'ichor qu'elle y verse. Pour eux, le cancer n'est incurable que quand la cachexie est prononcée. Les autres admettent que le cancer se lie à une disposition générale de l'économie qui le précède et le produit, et dont il est la manifestation. Telle est l'opinion des partisans de la diathèse cancéreuse, de Monro, Delpech, Dumas, Bayle, Cayol, etc. Et, véritablement, on ne voit pas qu'on puisse en retirer une autre de la saine interprétation des faits se rattachant à l'histoire du cancer. L'hérédité habituelle du cancer; le long sommeil de cette diathèse, attendant pour se réaliser une période d'évolution organique ou une forme de santé favorables à son éclosion, sommeillant quelquefois, graine inerte en apparence, mais ayant la vie en puissance, pendant une période de quarante à cinquante ans, dans l'éco-

nomie sans s'y manifester, et tout d'un coup y révélant sa présence par une germination fatale; parfois, le développement simultané de plusieurs cancers, montrant par leur évolution qu'ils tiennent à une racine commune etc., autant de raisons (et je ne cite que les plus saillantes) qui imposent à l'esprit l'idée d'une diathèse antérieure à la lésion cancéreuse. Celle-ci, évoluant, empoisonne l'économie tout entière et la conduit à la cachexie, qui est le terme habituel, mais non nécessaire, de la diathèse.

Cette diathèse est-elle susceptible d'éradication, avant ou après l'enlèvement de la lésion locale qu'elle a produite, ou doit-on s'en tenir au seul traitement local du cancer?

Disons tout d'abord que l'hérédité cancéreuse n'aboutit pas fatalement et qu'il lui faut un ensemble de conditions générales ou de provocations locales, que l'on peut entraver ou éviter parfois de façon à laisser à la diathèse une virtualité inoffensive. La longue échéance de l'évolution cancéreuse ne permet guère ici d'instituer une médecine préventive. Mais, quand le cancer local existe ou quand il a été extirpé, l'art ne peut-il pas diminuer ses chances de repullulation, en fouillant profondément l'économie par quelques-unes de ces médications énergiques que l'on oppose aux autres maladies à diathèses? Il n'est pas illogique de le croire, et il est nécessaire de poursuivre ce résultat.

Les diètes exclusives, les altérants, enfin quelques substances végétales à action réputée spécifique, telles que la ciguë, le condurango, sont des ressources dont il importe d'apprécier expérimentalement la valeur.

§ 1. — Diètes exclusives

La diète lactée et la *soult-cure* ou *cura famis* ont été employées dans le traitement des maladies cancéreuses comme dans celui des maladies syphilitiques.

I. J'ai traité dans un autre ouvrage de l'emploi de la *diète lactée* contre la diathèse cancéreuse, et j'ai insisté sur le parti possible que l'on pourrait tirer de ce moyen en l'employant en temps opportun et avec une ténacité suffisante. « On s'est trop habitué, disais-je à ce propos, à ne diriger les médicaments dits *anti-cancéreux* que contre les cancers eux-mêmes pour limiter leurs progrès et suppléer l'action instrumentale. C'est surtout après l'opération qu'il faut s'efforcer de modifier profondément l'économie, pour tâcher d'éviter ou d'éloigner ces récidives cruelles qui se jouent des tentatives de la chirurgie et la pous-

sent invariablement vers le scepticisme et vers l'inaction. La scrofule a attendu l'iode longtemps. Qui pourrait douter que le spécifique du cancer ne doive être un jour dégagé, par un hasard heureux ou par l'induction, de cette longue et fastidieuse liste d'agents chimiques ou de plantes qui n'ont, en apparence, aucune utilité médicamenteuse? Ce moment viendra, nous l'espérons bien; mais, en attendant que cet arcane thérapeutique soit découvert, il faut demander à l'hygiène un modificateur assez puissant pour changer, remuer profondément l'économie et amener, à la faveur de cette perturbation empirique, l'éradication de ce vice cancéreux contre lequel nul moyen médicamenteux n'a prévalu jusqu'ici. La diète lactée, à titre de régime exclusif, a quelquefois été essayée dans ce but et avec succès. Il y a peu d'années, les journaux citaient le fait, très-encourageant, d'un médecin qui, porteur d'un bouton cancéreux au visage, lequel récidivait invariablement après chaque extirpation et prenait un fort mauvais caractère, se décida à se soumettre rigoureusement au régime lacté. Il y mit la ténacité du désespoir d'abord, de la conviction ensuite, et guérit d'une manière radicale. On comprend *a priori* la puissance d'un moyen semblable, qui rompt brusquement toutes les habitudes de la nutrition et substitue aux aliments si variés, dans lesquels le sang va puiser ses matériaux, un aliment unique, monotone, exclusif. Ces essais se recommandent tout d'abord par ce double caractère qu'ils sont rationnels et inoffensifs. » (Fonssagrives, *Hyg. alim. des malades, des convalescents et des valétudinaires*, 2^e édition; Paris, 1867, p. 627.)

II. La *cura famis*, employée très-souvent dans le Nord contre la syphilis rebelle et le cancer, est une médication énergique qui est bien susceptible, en affamant la nutrition et en activant le mouvement de destruction interstitielle, de s'appliquer utilement à la destruction des diathèses invétérées. Cette méthode, signalée par Dulaurens (Dulaurens, *Œuvres anat. chir. et médic.*; Paris, 1546), inaugurée par Winslow, répandue par le suédois Osbeck, n'est pas seulement diététique, elle comprend aussi quelquefois certains médicaments, tels que la ciguë, l'extrait de *cherophyllum sylvestre*. Appliquée plus ordinairement contre la syphilis, elle est quelquefois employée contre le cancer en Danemark et en Suède, et, à ce double titre, je devais en signaler l'importance (*). Récamier est, je le crois, depuis Dulaurens, le seul

(* 783. La *soult-cure* de Dulaurens consistait dans l'emploi de l'extrait de *gayac*, secondé par l'abstinence. Les malades ne faisaient que deux

médecin français qui ait combiné la *cura famis* avec l'extrait de ciguë. Il a rapporté plusieurs succès à cette méthode.

§ 2. — Altérants

Il était naturel que l'on attaquât la diathèse cancéreuse par les altérants, et tous lui ont été successivement opposés.

I. L'iode a été considéré comme un médicament du cancer, et Boinet a publié, en 1854, trois observations qui ne laissent pas que d'avoir quelque valeur démonstrative à ce sujet. Dans l'une, il s'agit d'une femme qui, portant au sein une tumeur réputée cancéreuse, vit sa santé générale s'améliorer sous l'influence d'un traitement iodique. La tumeur fut extirpée et reconnue comme un encéphaloïde-type. Elle prit encore de l'iode pendant plusieurs mois. Dix-sept ans après, elle mourait phthisique, sans récurrence de son cancer. Dans un second cas, un cancer avait été jugé inopérable, à raison des conditions de l'état général et local. Un traitement iodique modifia tellement les premières qu'on put opérer, et, quinze ans après, il n'y avait pas encore eu de récurrence. Dans un troisième, il s'agissait d'une récurrence d'un cancer opéré, etc. Ces faits heureux se seraient-ils produits sans l'intervention de l'iode? Il est permis d'en douter. (Boinet, *de l'Emploi des iodiques dans le traitement des affections cancéreuses*, in *Bullet. de therap.*, 1854, t. XLVII, p. 378.)

II. Le mercure a été essayé également contre le cancer, mais ni avec la suite ni avec la méthode qu'exigeait une expérimentation aussi importante. C'est un point de thérapeutique à revoir.

repas : le premier à onze heures du matin, le second à sept heures ; ils ne mangeaient que des viandes rôties en petite quantité, quatre ou cinq onces de biscuit, des amandes, des raisins secs, des « noisilles, pistaches et pignons. » Il prescrivait cette diète, mi-partie sèche, mi-partie abstinentielle, pendant trente ou quarante jours.

La *soult-cure* d'Osbeck était ainsi formulée : Les malades prenaient matin et soir 30 centigr. d'extrait de ciguë, et usaient, comme boisson, d'une décoction de squine ou de salsepareille dans les proportions de 5 livres d'eau réduites à moitié par la coction et bues en vingt-quatre heures. Ils recevaient pour toute nourriture, deux fois par jour, deux onces de viande maigre, bouillie ou rôtie, avec une égale quantité de pain ; ce traitement devait durer de cinq à dix semaines. (Voir Mérat, *Bibliothèque médicale*, octobre 1808.)

III. J'en dirai autant du traitement de Lefebure (de Saint-Ildefont) par l'arsenic (¹). Si de nouveaux essais confirmaient les succès attribués à ce médicament, l'eau de la Bourboule pourrait devenir un mode avantageux de son emploi.

§ 3. — Spécifiques végétaux

Quoique notre confiance en l'efficacité de ces agents, indignement exploités par le charlatanisme, soit médiocre, cependant nous devons dire un mot des principaux d'entre eux.

1° *Salsepareille*. — Il était naturel que la salsepareille, dotée depuis longtemps d'éminentes propriétés dépuratives, et employée à ce titre contre la syphilis, d'une manière un peu banale, ne pénétrât pas dans le traitement du cancer. Sans vouloir parler ici des essais, empiriques ou intéressés, qui ont été faits de ce médicament, je relaterai seulement à ce propos les éloges qui ont été prodigués à la salsepareille, comme médicament du cancer, par quelques médecins et chirurgiens lyonnais : Foltz, Barrier, Leriche. Le premier, mis sur la voie de ce traitement par la guérison d'un cancer utérin chez une femme qui s'était soumise à une sorte de *cura famis*, associée à l'usage de la salsepareille, employa ce moyen dans un autre cas, conjointement avec Barrier, et en obtint un *demi-succès*. (*Gaz. méd. de Lyon*, 1852.) Leriche, dans deux autres cas, combinant l'usage de la salsepareille avec l'emploi des caustiques, guérit ses malades, et rapporta, en grande partie, l'honneur de ce résultat à la salsepareille. Il y a encore lieu de revoir cette méthode (²).

2° *Ciguës*. — On sait avec quelle ardeur Störck a préconisé la

(¹) 784. Lefebure se servait de la solution suivante :

Acide arsénieux.....	10 centigr.
Eau distillée.....	1 litre.

Une cuillerée à bouche, le matin, la première semaine ; 2 cuillerées la seconde, 3 cuillerées la troisième semaine. Il prescrivait un purgatif tous les huit jours. On arrêtait le traitement quand le malade avait consommé 6 litres de cette solution, soit 60 centigr. d'acide arsénieux.

(²) 785. La formule du traitement employé par Foltz et Barrier est la suivante : on place 30 gram. de poudre de salsepareille dans un vase de la contenance de 6 verres ; on réduit par décoction à 3 verres, que le malade prend le matin, à midi et le soir. On ne permet que des potages et des viandes blanches. On donne 1 centigr. d'acétate de morphine le soir.

ciguë dans le traitement du cancer. On peut admettre que les propriétés stupéfiantes de la ciguë, en combattant la douleur, et ses propriétés de stimulation lymphatique, en favorisant la résolution des engorgements chroniques, ont été souvent le point de départ de cette réputation anticancéreuse ; mais on ne peut cependant soutenir que la masse imposante de praticiens qui ont expérimenté la méthode du médecin de Vienne et l'ont crue susceptible de guérir certains cancers ont commis invariablement des erreurs de diagnostic. D'ailleurs, cette méthode a été plutôt imitée que suivie exactement, et je crois devoir, dans l'intérêt d'une expérimentation ultérieure, indiquer minutieusement les détails de ce traitement classique (1). Quand on parcourt l'ouvrage de Störck, on ne peut s'empêcher de concevoir une certaine estime pour ce médicament, qu'il vante avec tant de conviction et à propos duquel il affirme sa sincérité et son désintéressement avec des accents émus qui plaident en faveur de sa cause : « *An quis sincerius honestiusque posset scribere?.. Nec honorem, nec gloriam, nec nomen immortale, nec lucrum desidero; vellem tantum esse utilis misero.* »

Je m'associe donc complètement à la réserve prudente de Trousseau et Pidoux, qui appellent de nouvelles recherches relativement à la méthode de Störck.

Nous en sommes là pour le traitement du cancer. Des spécifiques nouveaux, tels que le *condurango* par exemple, voient le jour de temps en temps et sont prônés plus que de justice ; mais, aucune expérimentation scientifique n'en ayant éprouvé la valeur, je crois devoir me dispenser d'en parler.

(1) 786. Störck employait le suc de ciguë obtenu par expression et amené par une douce chaleur à la consistance d'extrait. Il ajoutait de la poudre de ciguë, pour épaissir ce suc et en faire des pilules de deux grains (10 centigr.). Il commençait par une pilule le matin et le soir ; le troisième ou le quatrième jour il donnait trois pilules ; la seconde semaine le malade en prenait six en trois doses et il arrivait jusqu'à un drachme (3 gr. et demi ou un drachme et demi par jour, 5 gr. et demi). Il s'était, du reste, assuré, par des expériences sur les animaux et sur lui-même, que cette dose était dénuée de dangers : « *Nil unquam mali observavi, licet has pilulas per annum, alterumve annum et ultra continuato usu, etiam sanis exhiberim.* » (Antonii Störck. *Libellus quo demonstratur cicutam non solum usu interno tutissime exhiberi, sed et esse simul remedium valde utile in multis morbis qui hucusque curatu impossibiles dicebantur.* Vindobonæ M DCC LX, cap. I, pag. 12.) Toutes les fois qu'on donne les pilules, on fait prendre au malade une tasse de thé ou du bouillon de veau. Störck associait les purgatifs à la ciguë et appliquait en topique des feuilles fraîches de ciguë sur les tumeurs.

QUATRIÈME SECTION

MODIFICATEURS DU RHUMATISME ET DE LA GOUTTE

Tout en considérant la diathèse rhumatismale et la diathèse gouteuse, pour rapprochées qu'elles soient, comme distinctes l'une de l'autre par leur nature et par leur étiologie, comme leur ressemblance devient des plus étroites sur le terrain de la thérapeutique, nous réunirons ici les considérations qui ont rapport au traitement de ces deux diathèses.

CHAPITRE I^{er}

Modificateurs du rhumatisme

Il est à peine nécessaire de faire ressortir le caractère diathésique du rhumatisme ; il est affirmé par la ressemblance et la substitution facile, les uns aux autres, des troubles morbides qui s'y rattachent, et aussi par la façon dont ils obéissent, malgré la multiplicité de leurs formes, aux agents qui s'adressent à cette diathèse. Il importe de se rappeler seulement que celle-ci est plus souvent acquise qu'elle n'est héréditaire ; condition favorable sous ce double point de vue : qu'on peut se défendre plus efficacement contre le rhumatisme que contre la goutte, et que si, après une première attaque, on dirige contre la diathèse un traitement approprié, on peut espérer la couper, en quelque sorte, dans sa racine.

Le traitement des diverses formes du rhumatisme, et en particulier du rhumatisme articulaire aigu, montre, par sa confusion, par son incohérence, par la multiplicité et la diversité des agents qui le constituent, à quel degré de trouble et d'anarchie en arrive la thérapeutique quand, au lieu de prendre pour guides des principes solides de pathologie générale et une bonne analyse clinique, elle va en quelque sorte à l'aventure, ouvrant l'oreille à toutes les promesses, essayant de tout et essayant mal, et substituant, au grand détriment du malade, l'idée de *remède* à celle d'*indication*.

Le rhumatisme, en tant que diathèse, peut se manifester par tous les modes morbides imaginables : par la douleur, par l'inflammation, par l'hypercrinie, par la contracture, par la paralysie,